

## Sur Gn 22

Voilà un texte très connu mais qui reste délicat à bien cerner. Sur ce texte, de nombreux commentaires et interprétations ont été faits. Certains sont aujourd'hui difficilement acceptables : on y vante par exemple la « foi » d'Abraham qui se caractériserait par cette obéissance aveugle à l'injonction qui lui est faite de sacrifier « son fils » à Dieu ! Mais, cela ne peut entrer dans le cadre d'une théologie chrétienne respectueuse de la liberté de chacun, et qui propose la figure d'un Dieu prêt, lui, à mourir pour l'homme qu'il aime. Sinon cela signifierait que dieu cherche à tester l'homme pour voir si l'obéissance (que je me refuse d'appeler « foi ») est totale, jusqu'à considérer son propre fils comme un objet « sacrificable » et jusqu'à accepter de devenir « meurtrier infanticide ». Et si l'on imagine que Dieu fait semblant et arrête avant le passage à l'acte, alors c'est la figure d'un dieu « pervers », pratiquant l'art de la manipulation et du mensonge mieux qu'un expert politicien ! Bref un Dieu de la violence meurtrière et de la perversité...

Je vais donc m'attacher à lire ce texte en tentant d'éviter ces pistes qui sont autant de chausse-trappes. Pour cela nous avons une aide : le langage et la langue même du texte qui peut nous permettre d'éviter les pièges de nos représentations et de nos idéologies religieuses, et qui, dans sa matérialité même, parle.

### 1. Au fil du texte, quelques remarques :

- « *Dieu éprouva Abraham* » : cela commence avec ce problème de mise à l'épreuve. Il s'agit donc d'une action qui, en tant qu'épreuve, doit servir à vérifier quelque chose. Vérifier : donc chercher ce qui est vrai pour quelqu'un. Et l'action doit témoigner de cette vérité. Mais quelle est cette action ? Et de quelle vérité doit-elle témoigner ? On accepte trop facilement que le verset 2 est la réponse à ces questions : un sacrifice (donc tuer son fils pour l'offrir au dieu, et témoigner ainsi de sa foi dans ce dieu...) lequel montrera donc une acceptation inconditionnelle des propos de la divinité. Ne va-t-on pas trop vite vers une réponse trop simple ?
- Verset 2 : Dieu rappelle d'abord les qualités de ce fils : *unique, aimé, Isaac...* puis exprime une demande (injonctive certes) : un déplacement, et une « *montée* ». Là les choses se compliquent. Alors faisons confiance à la langue avant de se précipiter sur un sens. « Faire monter là, en montée » : le terme, c'est « *monter vers* » et par une dérivation de type « métonymique », il en est venu à signifier le « sacrifice » qui se caractérise justement par la fumée odorante de l'offrande qui brûle, fumée qui « monte » vers le ciel qui est le lieu de la divinité. Sur cette montée allez voir aussi le raisonnement de M. Balmory (« Le sacrifice interdit »). Mais le terme signifie d'abord le « mouvement » de cela qui va vers le lieu de la divinité.
- C'est seulement à partir du verset 3 qu'on peut dire que, dans le texte, Abraham, quant à lui, semble comprendre cette « montée » comme un sacrifice à l'instar des sacrifices d'animaux, puisqu'il met en route un programme qui consiste d'abord à réunir tous les éléments nécessaires à l'exécution d'un tel « sacrifice », et qui pense donc que l'objet à sacrifier est son fils.
- Au verset 2 : Dieu parle (ou du moins, le texte met en scène un Dieu qui parle et s'adresse directement à Abraham). Par la suite il ne parlera plus (en « je » ou

style direct) ; Au verset 4, c'est Abraham qui voit le lieu que Dieu lui avait dit... Dieu ne désigne directement rien, contrairement à ce qui est précisé au verset 2. Est-ce l'indice d'une initiative propre d'Abraham, qui voit parce qu'il sait (ou croit savoir) ?

- Verset 5-6 : Donc la séparation d'avec les serviteurs fait ressortir le duo : père – fils. A ce moment-là, les termes de la traduction littérale : « *eux deux comme un* », prennent par contraste une portée singulière : ces deux-là ne font qu'un. (A rapprocher des qualificatifs du v.2, de l'expression « *moi et l'enfant* ». sans oublier la reprise au v. 8) Cela dessine de manière particulière le plan figuratif de leur relation : une extrême proximité, comme une relation quelque peu fusionnelle ... (voir encore Balmory). Ce qui pourrait laisser entendre qu'il y a besoin d'opérer une « séparation ».
- L'échange entre Abraham et Isaac (v. 7-8) : il vient souligner l'ambiguïté de la situation. Où (ou bien qui ?) est l'objet du sacrifice, la chose à sacrifier ? Pour Isaac s'impose la figure de « *l'agneau* », habituel objet de sacrifice ou de montée d'offrande à la divinité. Pour Abraham : Dieu « *verra* ». Formule très ambiguë : s'agit-il de cacher cette « vérité » dans laquelle Abraham s'est engagé, à savoir que le fils va être sacrifié ? Ou de traduire l'espoir que Dieu substituera autre chose ? Difficile à trancher, sinon que le texte s'attache plutôt à montrer combien Abraham est bien engagé dans un processus mortifère, comme le montrent les versets 9 et 10.
- Brusque césure entre 10 et 11 : le processus et le programme sacrificiel tel qu'envisagé par Abraham sont brusquement interrompus. Il faut alors bien observer ce qui se passe :
- Dieu a disparu et c'est un certain Yahvé qui prend sa place. Disons-le avec l'hébreu : *Elohim* a disparu et *Adonai* prend sa place, ou selon la traduction habituelle : après Dieu, voici « *le Seigneur* ». Oui il y a une différence ! Et on peut même se demander si l'on parle du même « sujet », quand il s'agit de Dieu et quand il s'agit de Yahvé-Seigneur. On peut encore considérer que cette différence entre les deux « noms » correspond à la différence qu'il y a entre nom « commun » et nom « propre » : le nom commun c'est dieu ou la divinité (et je l'écrirai volontiers maintenant avec une minuscule) et le nom propre (qui en hébreu est un verbe : « Je suis-serai », et donc constitue un « trope » original), c'est *Yahvé – Adonai – le Seigneur* : et cela est son nom propre.
- Il parle, par l'intermédiaire d'un envoyé certes, mais on sait que cet envoyé (qu'en grec on pourrait traduire par ange) exprime aussi la « voix » du Seigneur lui-même : ainsi dira-t-il « *moi* », puis « *annonce du Seigneur* », et « *je* ». Ce n'est donc pas nécessairement un personnage différent et subalterne qui dirait « Le Seigneur m'a dit de te dire qu'Il... ». Donc il parle en « Je ». Par cet acte de parole, il y a une sorte de coïncidence qui s'établit entre le Seigneur et l'envoyé.
- L'ordre de « ne pas faire » : l'expression même d'un interdit. Puis l'énoncé d'un double constat : *j'ai connu que tu es « craignant Dieu (Elohim) », et tu n'as point empêché de « moi (Le Seigneur (Yahvé) qui te parle) »*. Donc, un état (*tu es*) et une

chose « accomplie », ou réalisée : *tu n'as point empêché de moi*, c'est donc fait. Que peut-on retenir de ce propos ? D'abord, si on maintient la différence entre Élohim et Yahvé, quelque chose comme « je sais bien, j'ai bien vu que tu es un homme très religieux, respectueux de la divinité » ; ensuite que le fils n'a pas été empêché de rejoindre , non pas le dieu, mais le Seigneur (ici celui qui parle et dit : *moi*). Et alors, véritablement, ce qui aurait empêché « de moi », c'est bien le sacrifice au dieu, qui aurait privé, de manière définitive par mort de meurtre, et Abraham, et le Seigneur, de ce fils tant désiré.

- Abraham voit, par lui-même, car cela ne lui est pas désigné ou montré, un bélier. Comme si la parole qui vient de lui être dite lui permettait de voir ce qu'il est maintenant possible d'offrir et de sacrifier : un animal et non un enfant ! Et la figure ici est « *un bélier* » : là encore suivons la langue du texte et non nos projections. Cette figure s'oppose à celle qu'évoquait Isaac : l'agneau. Comme telle et par différence, cette figure de « bélier » fait apparaître l'aspect « mâle adulte géniteur » ; autrement dit cette figure est à relier au « père » et non au « fils ». Ainsi, s'il y a quelque chose à sacrifier, cela est à chercher du côté du père et non du côté du fils. Qu'est-ce donc ? sinon quelque chose comme une toute puissance paternelle, disposant d'un droit absolu de vie et de mort sur le fils. Cela se manifestant dans le texte sur deux registres : celui d'un attachement quasi fusionnel faisant de « deux » « comme un », et celui d'une acceptation de le « sacrifier » (donc de le faire mourir) au bon plaisir d'une divinité que l'on imagine exigeante et désireuse du sang de l'innocence... Un tel texte ne peut pas avoir pour titre le « sacrifice d'Isaac », mais plutôt le « sacrifice d'Abraham », si l'on veut bien entendre que l'objet du sacrifice c'est ce quelque chose qu'Abraham porte en lui (et qui sans doute pourrait faire obstacle à la montée vers le Seigneur et donc à l'accomplissement de la Promesse qui lui a été faite).
- Verset 14 : deux propositions : le nom du lieu et ce que l'on en dit. Le nom (*Le Seigneur verra*, on traduit parfois aussi *pourvoira*) vient rectifier ce qu'Abraham avait répondu à son fils : ce n'est pas Dieu verra, mais le Seigneur verra. Ce qui sanctionne bien la différence à maintenir entre Élohim et Yahvé. Ce que prolonge la remarque qui fait suite : ce n'est pas une divinité (ou le dieu) qui était à voir, ou à reconnaître mais bien plutôt le Seigneur.
- Verset 15-18 : c'est le rappel de la Promesse (autrement dit, ce n'est pas Dieu qui parle, mais le Seigneur de l'alliance avec Abraham). Le sacrifice est accompli, mais c'est celui du « bélier » et non pas celui du fils, et ainsi ce fils a pu ne pas « *être empêché de moi* », c'est à dire a pu « venir vers le Seigneur » (et non monter vers le dieu en offrande sacrificielle). Dans cette phase du récit qui constitue une sorte de sanction narrative ( ou d'opération de véridiction), vient se ré-exprimer ou se dévoiler ce qu'il en était du projet : « *fais le monter en montée* » qui pouvait s'entendre comme « sacrifie-moi » cet enfant, mais devait s'entendre comme « fais le venir vers moi ». Pourquoi ? car il est le fils de la promesse qui t'a été faite ! et pas seulement le fils qui t'a été donné dans ta vieillesse ! Ou encore « *laisse le venir, ne le ligote plus ! Ce n'est pas ta « chose » ! Son avenir est du côté du Seigneur !* » Ou encore, laisse-le venir vers le Seigneur, pour que la Promesse puisse se poursuivre et s'accomplir.

- Le dernier verset (19) vient, sur un mode pragmatique, confirmer cela : Abraham revient, mais seul, auprès de ses serviteurs et s'en va résider à Beer-Cheba. Ce qui vient de se réaliser, c'est bien la séparation d'un père et de son fils, condition nécessaire pour que s'ouvre un avenir à ce fils.

## 2. Remarques conclusives :

### - **Le sacrifice interdit ou le changement de représentation**

Ce qui est interdit, c'est bien le sacrifice de l'enfant. Mais plus profondément pour parvenir à cet interdit, il est nécessaire de changer la représentation de Dieu qu'il est possible d'avoir. Est-ce un Dieu de la toute-puissance meurtrière (et donc de la violence) qu'imiterait alors tragiquement le « croyant » en pensant disposer du droit de vie et de mort sur son enfant ? Dieu pervers ou Dieu de la mort !

Ou bien est-ce un Dieu qui refuse toute mort (et j'allais écrire, d'un point de vue chrétien : toute autre mort que la sienne !) et qui, ici, désire d'abord que s'instaure une relation entre lui et Isaac, condition pour que de la Vie se développe : « *je bénirai, je bénirai, je multiplierai, multiplierai* ».

Sur quoi donc porte l'épreuve d'Abraham ? Sur sa capacité à suivre une injonction de Dieu ? Sur son aptitude « religieuse » ? Sa religiosité ? Ce n'est qu'au terme de la lecture que nous pouvons découvrir ce que nous pressentions, à savoir : Sur sa capacité à quitter la représentation d'un dieu aimant les sacrifices, et à accepter le Seigneur qui choisit et préfère la « relation » avec celui qui s'oriente vers lui.

Plus tard ou plus loin dans le Livre, les prophètes exprimeront fort bien cette figure du Seigneur : « *Je hais vos sacrifices, dit le Seigneur* » (Amos 5, 21, 24), ou encore « Ce n'est pas cela qui plaît au Seigneur », et encore : « *Tu ne prends aucun plaisir au sacrifice, un holocauste, tu n'en veux pas* » (Psaume 51,18).

### - **Le renoncement à opérer**

Un renoncement est à faire : c'est bien celui de cette toute-puissance paternelle (que l'on peut déceler aussi dans la « fusion ») ; Vous l'avez compris : la figure du « bélier » est à prendre avec soin. Elle acquiert, dans ce texte bien sûr, une valeur singulière : figure de ce à quoi il faut bien renoncer pour que vive l'autre (ici son enfant). Ne pas y renoncer reviendrait à le sacrifier à soi-même et ainsi à l'engager vers une mort ;

### - **Une double paternité**

« *Vos enfants ne sont pas vos enfants, ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie* » (K. Gibran). On connaît bien cette citation. Nous avons, dans ce texte, des points de ressemblance : Isaac n'est pas seulement le fils que lui a donné Sarah, ou le fils d'Abraham, il est aussi le fils de la Promesse faite à Abraham par le Seigneur et l'à-venir d'une descendance. Lui permettre de rejoindre cette autre filiation, voilà ce qu'Abraham ne doit pas empêcher. Ainsi, cet enfant se trouve, pour ainsi dire, l'objet du Désir de deux sujets : mais le désir d'Abraham ne doit pas se pervertir, en fonction d'une image faussée du « divin » ; il doit laisser place au désir de cet Autre (le Seigneur) qui offre un à-venir particulier à cet enfant (cf. « *hériter de la porte de ses haisseurs* »...)

### - **Et la « foi » ?**

Ce texte est souvent utilisé pour parler de la foi d'Abraham. Mais la foi n'est pas dans l'obéissance aveugle et la soumission. Où est-elle alors ? Je risque mon hypothèse : elle est dans une triple attitude :

- *entendre*, au bon moment, *la voix* qui dit « Non ! », c'est à dire « Ne tue pas ! et sûrement pas pour Dieu ! ».
- *Accepter de « sacrifier » la part de cette violence envers l'autre*, et qui est en lui.
- *Changer sa représentation du « divin »*, en ne confondant plus ce « divin » là avec le « sacré » ou même le « religieux »...

Jean-Claude G.  
Mahajanga, le 31 mars 2016